Journal de Roubaix

Cinquante-septième année. — N° 306. ADMINISTRATION : 71, Grande-Rue, à Roubaix VENDREDI 1er NOVEMBRE 1912.

ABONNEMENTS & ANNONCES
A ROUBAIX..... Aux bureaux du Journal, Grande-Rue, 71.
A TOURCOING..... Aux bureaux du Journal, rue Carnot 33.
A MOUSCRON..... Chez M. Henri Lerouge, rue de la Station.
A TOURNAI..... Chez M. Verdière, rue Saint-Jacques, 7.
A PARIS..... Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans les Bibliothèques des Gares et principaux Kiosques

LE NUMÉRO 5 Centimes

ÉDITION DU MATIN
TOUS LES JOURS SIX ou HUIT pages
BUREAUX & RÉDACTION
ROUBAIX, 71, Grande-Rue, Téléph. 584 et 1070
TOURCOING, 33, rue Carnot, Téléphone 1240
TOUS LES JOURS SIX ou HUIT pages

LE NUMÉRO 5 Centimes

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements / Limitrophes ..... Trois mois.. 5 francs / Six mois.... 9 — / Un an..... 18 —
Les autres Départements et l'Étranger le port en sus.
AGENCE PARTICULIÈRE A PARIS, 26, RUE FEYDEAU

LA DEBACLE DE L'ARMÉE TURQUE

Le généralissime Nazim-Pacha vaincu

CHRONIQUE

Le Secret

Un coup de sonnette résolu, impérieux, interrompit la lecture du bréviaire dont l'abbé Dugard s'acquittait chaque après-midi en arpentant les allées de son potager. Le recteur alla ouvrir lui-même, un peu intrigué, car les gens du pays savaient bien qu'ils pouvaient entrer à toute heure au presbytère sans sonner. Dans l'encadrement de la porte parut une femme élégante, non plus toute jeune, mais belle encore, et qui avait dû venir de la ville en automobile, car le pauvre village breton se trouve fort éloigné d'une gare.

Le recteur, au comble de l'étonnement, demeurait devant elle, l'interrogeant des yeux, et si bien persuadé d'une méprise qu'il ne songeait pas à lui livrer passage, à la conduire vers la maison entrevue, toute blanche dans la perspective de l'allée.

Alors elle demanda :

— Monsieur le recteur Dugard, n'est-ce pas, ancien aumônier de la prison départementale?

A ce souvenir évoqué, une ombre douloureuse passa sur le visage du prêtre, et ce fut presque sans hésitation que, s'effaçant devant la visiteuse, il avoua :

— C'est bien moi, Madame.

— Je suis Mme Liaumont, femme du procureur général, et j'ai une communication très importante à vous faire, Monsieur l'abbé.

Il s'inclina, du geste indiqua le chemin et, derrière elle, ayant refermé la porte du potager, marcha sans mot dire.

***

Dans le petit salon du presbytère régnait un demi-jour de confessionnal, à cause des volets clos que l'on ne s'avisait guère d'ouvrir qu'aux grandes occasions. Mme Liaumont désira qu'ils restassent ainsi, sous prétexte que la fraîcheur de la pièce, après une longue course au grand soleil des routes, lui semblait exquise. L'abbé Dugard en conclut simplement que la confidence qu'il allait entendre serait grave.

Il se disposa donc à écouter, immobile et muet, enfoncé dans un vaste fauteuil breton, au-dessous du crucifix de bois noir qui formait le seul ornement du mur blanchi au lait de chaux.

Mme Liaumont se tenait de l'autre côté de la table qu'elle tapotait fiévreusement de ses mains gantées et, tout de suite, elle parla avec une volubilité un peu saccadée et décousue.

— Monsieur l'abbé... Monsieur le recteur... C'est une requête que je viens vous présenter... Mais d'abord laissez-moi vous dire que j'en comprends le caractère délicat; je suis chrétienne, je sais à quelle loi immuable se heurte le vœu que je vais formuler... Et pourtant... Mais vous apprécierez certainement le mobile de ma démarche quand vous saurez...

Après un court silence, Mme Liaumont, ayant en vain quêté des yeux un signe d'encouragement, reprit avec effort :

— Monsieur le recteur, je ne suis qu'une pauvre femme en détresse qui a besoin d'aide et qui se rattache à toutes les espérances; vous ne me refuserez pas votre appui. J'ai deux enfants et je les aime passionnément, cela va de soi. Mais j'aime aussi mon mari et je veux le sauver. C'est pour mes enfants, pour mon mari que je suis ici en suppliante: vous pouvez ramener la paix, le bonheur à mon foyer... Vous pouvez éviter pour toute une famille de braves gens les pires catastrophes...

Le prêtre ne broncha pas, son visage calme et austère demeura impénétrable.

Alors Mme Liaumont s'affola.

— Oh! je vois bien que vous m'avez devinée... Quelqu'un a dû vous mettre au courant des angoisses de mon mari, et ma visite vous a mis en défiance... Je n'aurais pas dû vous dire mon nom tout de suite... Eh bien, oui, c'est pour cela que je viens... C'est pour savoir, car il faut que nous sachions, il faut que je puisse rapporter à mon mari la parole de salut...

Elle avait lancé ces paroles à la volée, sur un ton d'exaltation et de défi; mais presque aussitôt, craignant d'indisposer le prêtre, elle reprit, plus calme, plus pressante aussi :

— Voyons, Monsieur le recteur, il n'est pas possible qu'en cette circonstance vous ne puissiez rien pour nous... En somme, la situation est bien simple : vous étiez aumônier des prisons lorsque fut guillotiné ce Charles Gaudier, qui s'obstina à crier son innocence jusqu'à la dernière minute, en dépit de toutes les preuves de culpabilité accumulées par mon mari dans un réquisitoire foudroyant. Il avait assassiné sa femme et ses trois enfants, dans l'espoir d'épouser une veuve riche qui lui marquait de la sympathie. Le procureur général établit le crime, le démontra avec évidence, obtint la condamnation qui s'imposait, et justice fut faite. Or, voici que mon mari, assez souffrant, a la vérité, depuis quelque temps, sujet à des troubles nerveux et tournant à la neurasthénie, a recueilli certaines indications qui torturent son esprit d'un doute affreux. Charles Gaudier était-il vraiment coupable? Celui qui l'a envoyé à l'échafaud n'oserait plus aujourd'hui affirmer qu'il n'y a pas envoyé un innocent... Vous sentez certainement, Monsieur, ce qu'il y a d'affreux dans cette constatation. Un tel doute suffirait à obséder cruellement l'homme le mieux armé contre les suggestions de la sensibilité, et, je vous l'ai dit, mon mari est malade... Hélas! le mal lait chaque jour de terribles progrès. Il en est aux cauchemars, aux hallucinations, la folie le guette, oui, la folie!... Comprenez-vous maintenant que je sois prête à tout tenter pour le sauver?... Car, j'en suis sûre, il suffirait d'un mot, d'une parole autorisée pour tuer dans son cerveau le ferment maudit qui le détraque. Si je pouvais, par exemple, lui rapporter de la part du prêtre qui a reçu la confession suprême de Charles Gaudier l'assurance que le magistrat qui le condamna doit vivre sans remords...

L'abbé Dugard, très simplement, sans geste théâtral, se leva comme il eût fait pour donner congé après le plus banal entretien.

— J'avais, en effet, deviné, Madame, dès le premier instant l'objet de votre visite, car mon successeur, qui se trouve en rapports assez fréquents avec M. le procureur général, m'a fait part des doutes qui assaillent ce haut magistrat au sujet de l'affaire Gaudier. Croyez bien, Madame que je comprends mieux que personne le déchirement de certaines émotions et le poids de certaines responsabilités. Au lendemain précisément de l'exécution de Charles Gaudier, j'ai obtenu de la bonté de Mgr l'évêque d'être déchargé du soin d'assister les prisonniers; à ce poste en vue, j'ai préféré la plus humble cure du diocèse. Je compatis donc du fond du cœur aux tristesses que vous venez de m'exposer. C'est, hélas! tout ce que je puis faire. Agréez, Madame, mes respectueux hommages...

Debout à son tour, la gorge vibrante de sanglots, elle implora :

— Oh! Monsieur le recteur, je sais ce que c'est que le secret de la confession, c'est une chose terrible... Le tombeau... On parle néant, à la mort... Mais un mot, un seul mot, pas même un mot, un geste dont je puisse tirer une indication, dont je puisse faire de la vie, de la joie encore pour ce malheureux qui m'attend, éperdu d'angoisse, à deux pas d'ici...

Il ne répondait plus. Alors elle le regarda fixement, scrutant ses yeux, la moindre expression de sa physionomie avec la volonté désespérée de savoir. Et soudain, dans l'exaspération de son impuissance, elle eut un cri, un élan de bête acculée, prête à tout pour sauver les siens.

— Eh bien, soit!...

Et, d'un pas rapide, elle sortit, traversa le potager, gagna la rue.

L'abbé Dugard, doucement, alla refermer la porte. Puis, ayant pris son chapeau et son bréviaire, il sortit à son tour par une autre porte donnant sur une ruelle qui séparait le presbytère de l'église. Mais, comme il allait tourner l'angle du mur, il aperçut, le dépassant légèrement, le train d'arrière d'une automobile. Et des paroles échangées lui parvinrent distinctement.

— Dis-tu bien vrai, ma chérie?... Est-ce possible?

Une voix d'homme interrogeait avec un accent où la joie et la souffrance se balançaient encore.

Le recteur, qui s'était arrêté, n'osant plus avancer ni reculer, entendit alors Mme Liaumont répondre :

— Tu sais combien mes convictions religieuses sont sincères et qu'une chrétienne fervente ne ment pas... Tu peux donc me croire : l'abbé Dugard me l'a laissé entendre nettement, Charles Gaudier était coupable...

***

Le prêtre entendit mal la suite. Des exclamations joyeuses, des mots qui disaient le bonheur de la délivrance, l'espoir en un meilleur avenir, il n'écoutait plus. Un violent combat se livrait en lui. Il n'avait qu'un pas à faire pour confondre l'imposture, pour attester qu'il s'était renfermé dans l'inflexible loi du silence. Cette protestation, ne la devait-il pas à la dignité de son sacerdoce, à sa propre conscience? Et cependant il ne trouvait plus la force de faire ce pas décisif. Indécis, haletant, il laissait s'écouler les minutes.

— Et maintenant, claironnait la voix de M. Liaumont, partons vite, j'ai hâte d'embrasser nos chers petits. Il me semble que je vais les retrouver après une longue absence.

— Oui, oui, rentrons chez nous, tu verras nous serons heureux... heureux!

Le moteur ronfla, les roues démarrèrent brusquement. L'abbé Dugard attendit un instant encore. Puis, tournant l'angle de la muraille, il entra dans l'église et commença de prier pour la menteuse.

Paul VERGNET.

BULLETIN

31 octobre.

L'armée turque est mise en déroute par l'armée bulgare, qui s'est emparée de Lule-Bourgas.

Les Serbes se sont emparés de Pritzrend.

L'armée grecque est sur le point d'entrer à Salonique.

Les Monténégrins ont pris Ipek et cernent Scutari de plus en plus.

La Turquie désire maintenant une intervention des puissances, mais la Bulgarie n'en veut pas.

LES QUOTIDIENNES

Soldat et Académicien

Le chemin le plus court qui conduit sous la Coupole, a-t-on dit quand M. Maurice Donnay fut appelé à l'honneur de siéger parmi les Quarante, va de Montmartre au Pont des Arts en passant par le Chat-Noir. Aujourd'hui l'itinéraire est quelque peu changé : il faut passer pas Rabbat et Marrakech.

Le général Lyautey, qui vient de faire la route, entre à l'Académie par la grande porte, triomphalement. Il a mené son élection avec rondeur, militairement, comme on mène une opération là-bas, dans les plaines marocaines. Les concurrents se sont retirés devant ce vainqueur qui devait prendre d'assaut son fauteuil aussi facilement que s'il ce fut agi de la harka d'une tribu rebelle.

De leur côté, les Immortels ont mis un empressement flatteur à s'incliner devant les mérites du glorieux soldat dont M. Poincaré disait, dans son admirable lettre à M. Mézières, « qu'il est en ce moment, par ses actions, un de nos meilleurs historiens et un de nos plus beaux xpoètes ». Par une manifestation éclatante, ils ont voulu montrer que s'ils appréciaient hautement les titres littéraires de l'écrivain, ils savaient rendre hommage à la noblesse de caractère et à l'élévation d'esprit du commissaire géneral au Maroc.

Quand un citoyen a mérité que le chef du gouvernement dise de lui : « Il a grandi la France dans l'estime de l'Europe », une compagnie, si noble soit-elle, s'honore et se grandit aussi en l'accueillant dans son sein.

Oui, le général Lyautey est en train d'écrire son plus beau volume. Il y met une science remarquable, un talent qui est souvent du génie, et partout, à toutes les pages, de la bravoure et de l'héroïsme. Ah! les jolis récits, la belle épopée nationale! Comme cette pacification du Maroc, malgré les difficultés, les surprises, les trahisons, est un magnifique exemple de ce que peut la collaboration intelligente, étroite et confiante de nos vaillants petits soldats avec un chef

Hardi dans sa sagesse et sage en son audace!

Le soldat académicien donne à notre génération une grandiose leçon d'énergie, de force morale et de patriotisme. Il incarne les qualité du bon français : la probité, le courage, l'habileté. Faisant partie depuis longtemps déjà de l'élite de la nation, ne convenait-il pas qu'il fut désigné d'une façon toute particulière à la reconnaissance et à l'admiration de ses concitoyens?

Maurice Aubert.

CHOSES & AUTRES

— M. Chapsal, le distingué directeur au ministère du commerce, quitte aujourd'hui l'administration. On regrettera beaucoup le départ de M. Chapsal.

— Oui, il aurait bien dû attendre Noël!

***

— Noté a arrêté un cheval emballé. C'est bien son dixieme acte de courage.

— Un baryton de sa valeur sait chanter les airs de bravoure.

***

En visite.

— Que me dites-vous, chère madame? Les Dupont renonçant, pour leur fille, aux projets qu'ils avaient sur le fils des Durand! Ces jeunes gens ne se sentaient donc pas d'inclination l'un pour l'autre?...

— Non, les familles ont échangé deux bals sans résultat!...

***

Réflexion d'un père de famille.

— J'ai deux fils qui viennent d'éprouver chacun une sensation bien opposée! L'un est âgé de vingt-deux ans, l'autre de douze ans à peine. Eh bien! l'aîné a éprouvé une grande joie à la rentrée de la classe; le cadet un grand chagrin à la rentrée à la classe!...

Les hommes véritablement humbles, sont sensibles à l'estime et déconcertés par les louanges.

A l'Académie Française

LA DOUBLE ÉLECTION DE JEUDI

MM. Emile Boutroux et le général Lyautey élus

Paris, 31 octobre. — Aujourd'hui a eu lieu, à l'Académie française, une double élection.

Il a été procédé à l'élection du successeur de M. Henry Houssaye. Le scrutin a donné les résultats suivants :

Il y a eu 30 votants; la majorité absolue est 16. Ont obtenu :

MM. le général Lyautey, 27 voix (élu) Boutroux, 1 voix; bulletins blancs, 2.

Etaient absents : MM. Emile Ollivier, Anatole France, Paul Bourget, Maurice Barrès, Jean Aicard, Mgr Duchesne, Edmond Rostand.

Pour la désignation du successeur du général Langlois, il y a eu 30 votants; majorité absolue, 16.

M. Boutroux a été élu par 28 voix et 2 bulletins blancs.

LE GÉNÉRAL LYAUTEY

Grand, mince, l'allure jeune, le geste et la parole facile et nets, le général Lyautey donne une impression de merveilleuse vitalité. Dans

LE GÉNÉRAL LYAUTEY

la conversation, il est plein de feu; il discute avec abondance et précision; il a la culture la plus variée. Sur le terrain de manœuvre, il devient immédiatement l'homme le plus réfléchi et le plus impassible. La curiosité d'un esprit toujours en éveil s'unit ainsi chez lui à la maîtrise de soi et à la méthode.

Jadis, étant jeune capitaine de cavalerie, il a écrit à la « Revue des Deux-Mondes » un article sur le rôle social de l'officier qui l'a fait beaucoup remarquer. C'était l'époque où l'on venait de voter l'organisation du service obligatoire. Le général Lyautey ne s'attarda point longtemps dans les problèmes de cet ordre. Amoureux de l'action, sentant grandir en lui le désir du commandement, prenant conscience de ce qu'il pouvait, il a cherché hors de France, hors d'Europe le champ libre à son activité. Il a passé sa vie dans les colonies, participant à l'œuvre entreprise par son pays au Tonkin, à Madagascar, au Maroc, s'intéressant à tout ce qui s'y passait au point de vue de l'organisation militaire et administrative.

A Madagascar, le général Lyautey a étudié à l'école du général Gallieni la méthode qu'il applique si heureusement et qu'il a exposée en étudiant « le rôle colonial de l'armée ». Collaborateur en Algérie du gouverneur général Jonnart, il a montré dans le Sud oranais ce que cette méthode a d'efficace, et c'est elle qu'il auplique aujourd'hui comme commissaire général au Maroc. Elle consiste à préparer toute marche en avant et à ne jamais se retirer; elle veut qu'une étape soit faite lentement s'il le faut, mais qu'elle soit définitive; elle conseille de sacrifier, au besoin, des coups d'éclat, d'organiser le pays à mesure qu'on l'occupe, d'inspirer à l'indigène le respect qui impose la force maîtresse d'elle-même.

Le général Lyautey est un général à la romaine. Il sait à la fois conquérir et organiser. S'il connaît le mérite des résolutions promptes et des actions rapides, il n'ignore pas non plus le prix de cette énergie latente qui est la patience; il aime agir, et il sait quand il le faut temporiser; en vrai réaliste, il tient compte du temps qui ne consacre que ce qu'il fait. L'Académie française ne rend pas seulement hommage à la grande œuvre qu'il entreprend au Maroc : elle accueille en lui le type moderne de l'officier colonial, qui joint aux vertus militaires la science de l'administration et l'envergure du diplomate.

M. ÉMILE BOUTROUX

M. Emile Boutroux, qui est aujourd'hui membre de l'Institut et directeur de la Fondation Thiers, occupe depuis longtemps une place considérable dans l'Université française et l'a représentée souvent avec éclat dans les

M. EMILE BOUTROUX

Congrès internationaux. Depuis trente années il a professé dans les lycées, dans les facultés, à l'Ecole normale supérieure, à la Sorbonne.

Les travaux de M. Boutroux ont été consacrés d'abord à l'histoire de la philosophie. Il a traduit le premier volume de la « Philosophie des Grecs » de Zeller et écrit une étude détaillée sur la méthode philosophique. Il a publié des mémoires ou des articles sur Socrate, fondateur de la science morale, sur Aristote et sur Kant, une étude sur le mystique Bœhme, une préface pour la traduction de Encken, et sur « Pascal », dans la collection des grands écrivains, un petit livre dont tout le monde connaît la puissance et l'originalité.

La philosophie personnelle de M. Emile Boutroux se trouve tout entière dans deux livres : « la Contingence des lois de la Nature » (1879) et « Science et Religion » (1908). L'idée de la contingence, de la liberté, domine toute l'œuvre de M. Boutroux. M. Emile Boutroux s'est efforcé toute sa vie de démontrer que la science ne contredit pas les notions de liberté sur lesquelles reposent nos croyances morales. En ces dernières années, en particulier, l'étude de la philosophie de William James l'a amené à préciser encore ses idées sur la raison, le déterminisme, la légitimité du sentiment religieux.

En le recevant l'Académie honore en lui un haut représentant de notre Université, un savant qui par sa probité, le sérieux profond et l'élévation a quelque chose d'un pascalisant et d'un mystique, un philosophe qui durant une carrière laborieuse et noblement remplie, a été, dans un temps où elles étaient combattues, le défenseur chaleureux de la liberté humaine, des idées morales, et de la spiritualité.

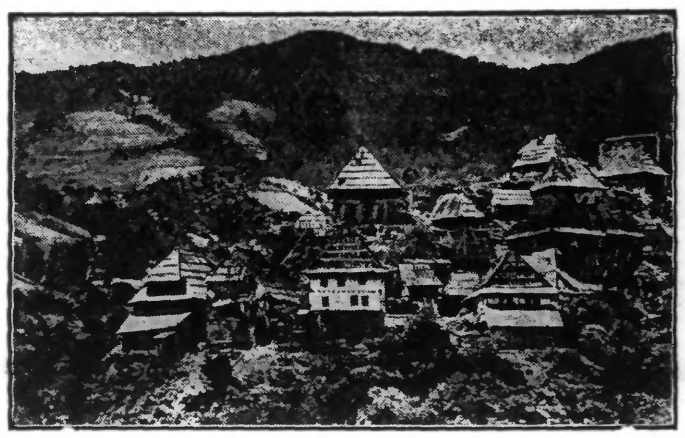
LA GUERRE BALKANIQUE

La Déroute de l'Armée Turque

A LULE-BOURGAS

La défaite définitive approche

Les Bulgares repoussent les troupes turques sur toute la ligne de combat. -- Les Turcs saisis de panique. -- Les Serbes prennent Pritzrend. -- Les Grecs vont entrer à Salonique. - La Turquie désire l'intervention des Puissances



VUE PITTORESQUE DE VISA, PRES DE KIRK-KILISSÉ

L'armée turque en pleine deroute

Paris, 31 octobre.

L'armée turque est en déroute : le choc formidable qui a mis aux prises, en Thrace, les armées bulgare et turque, s'est poursuivi pendant deux jours, sans qu'il en soit arrivé, en Europe, d'autre écho officiel que de brèves dépêches turques, systématiquement optimistes. L'état-major bulgare, fidèle à sa méthode, qu'il a affirmée depuis le début des hostilités, garde un mutisme complet. Mais les dépêches particulières sont toutes d'accord pour confirmer et pour proclamer la victoire bulgare.

LA GRANDE BATAILLE

Paris, 31 octobre. — Le choc formidable qui met aux prises, en Thrace, les armées bulgares et turques, se poursuit, depuis deux jours, sans qu'il en soit arrivé, en Europe, d'autre écho officiel que de brèves dépêches turques, systématiquement optimistes.

L'Etat-major bulgare, fidèle à sa méthode, qu'il a affirmée depuis le début des hostilites, garde un mutisme complet; mais les dépêches particulières sont toutes d'accord pour confirmer nos derniers télégrammes de la nuit dernière, et pour proclamer la victoire bulgare. Voici les dépêches qui nous sont parvenues, et dont nous constaterons le caractère officiel, quand il y aura lieu.

La situation de l'armée turque

LA DISGRACE D'ABDULLAH PACHA

Constantinople, 31 octobre. — La ligne des chemins de fer, au sud de Kirk-Kilissé, se trouve, depuis ce matin, dans les mains de l'ennemi. L'aile droite des Turcs, avec le troisième corps d'armée, se trouve à Visa et vers le sud-ouest. Les 3e, 1er et 4e corps se rejoignent. Ce dernier forme l'aile gauche, près de Lule-Bourgas.

Le 18e corps a occupé, au Karatep, une élévation de terrain des monts Istandja, au Sud-Est de Visa et forme la réserve derrière l'aile droite, tandis que la cavalerie se trouve à l'aile gauche.

Une partie du quartier général avec le ministre de la Guerre se concentre à Tscherkeffkeui.

Le corps d'armée, combattant à Visa, a reçu de grands renforts, outre la division de Rediff de Trébizonde déjà embarqués à Midia. Les divisions aviatiques de Rediff, de Malatia et de Baiburt y ont été débarquées. Elles sont arrivées à travers la montagne à Visa où se trouvent maintenant des forces considérables. D'autres troupes aviatiques sont embarquées ce soir à Constantinople, probablement pour la même destination.

Abdullah Pacha a été relevé de son poste et le ministre de la Guerre Nazim Pacha a pris définitivement le commandement de l'armée de l'Est. La disgrâce d'Abdullah Pacha serait due à ce que le 23 il avait répondu, à toutes les instances de marcher de l'avant, qu'il n'était pas dans la position d'entreprendre une opération offensive.

La situation de l'armée bulgare

Constantinople, 31 octobre. — On dit, au ministère de la guerre, que les Bulgares se seraient retranchés suivant une ligne allant de Midia sur la mer Noire, à Lule Bourgas en passant par Visa. Ils attendraient des renforts de la direction d'Andrinople.

Dépêches favorables aux Turcs

Berlin, 31 octobre (1 heure matin). — L'ambassade de Turquie a reçu confirmation du succès des Turcs à Visa et à Meritch. Les Bulgares auraient perdu trois fois plus de soldats que les turcs. A Sofia on nie les succès des turcs.

Constantinople, 31 octobre. — L'engagement entre Lule-Bourgas et Visa continue très violent. Les Bulgares faiblissent sur trois points. Le généralissime turc se déclare assuré de la victoire.

Londres, 31 octobre. — L'agence *Central News* reçoit de Constantinople la nouvelle que Nazim-Pacha a télégraphié ce matin, de bonne heure que les troupes bulgares ont commencé leur attaque contre toutes les lignes turques. Les turcs ont pris l'offensive. On a calculé qu'ils sont 200.000 contre 140.000

Dans l'après-midi la bataille était générale sur toute la ligne. Il paraît certain que les Bulgares se tiennent plutôt sur la défensive et ne s'engagent pas à fond. Deux attaques tentées par eux ont été repoussées avec pertes graves.

La panique s'empare des troupes turques

Berlin, 31 octobre. — Un coup de téléphone de Budapest et une dépêche de Sofia annoncent que la cavalerie Bulgare est entrée à Rodesto, port de mer de Marmara. Le bombardement des forts de la ligne de Tchataldja continue.

L'armée turque, qui se trouvait sur le fleuve Ergène est rompue et a pris la fuite. Elle est la proie de la panique. C'est une vraie déroute.

Paris, 31 octobre. — L'*Agence Havas* reçoit la dépêche suivante :

Sofia, 31 octobre (12 heures 20). — *La bataille qui a été annoncée et qui a eu lieu sur la ligne Lule-Bourgas-Saraikeui a été très acharnée.*

L'armée turque, qui était sous le commandement de Nazim-Pacha a été mise en déroute, et s'est retirée précipitamment vers Chorlu, abandonnant un grand nombre de tués et de blessés.

La défaite des Turcs est complète

Sofia, 31 octobre. — Depuis deux heures de l'après-midi les Turcs ont commencé de battre en retraite sur toute la ligne. Les troupes bulgares sont ennivrées par ce succès.

Leur mouvement en avant devient de plus en plus impérieux du fait de voir les Turcs fuir devant elles.

Ceux-ci sont obligés de reculer avec plus de vitesse. De sorte que la défaite pourrait bien se changer en déroute.

L'aile droite de l'armée bulgare réalisant un mouvement d'enveloppement a établi l'état-major de ses divisions à Lule Bourgas.

Les troupes ont traversé l'Ergène et viennent d'entrer à Muradli, à 18 kilomètres de Rodosto et de la mer Marmara. La cavalerie bulgare est à Rodosto depuis une heure du matin.

Devant cette ligne de fer et de feu qui avance, les Turcs se replient sur Chorlu. Leur retraite, de ce côté s'opère en assez bon ordre.

La ligne Bulgare s'étend ensuite de Lule-Bourgas à Visa. Là, le combat d'artillerie continuerait encore, mais les turcs seraient décimés.

Enfin, l'aile gauche des Bulgares s'appuie sur Istrandja. C'est là que les Turcs ont opposé la plus âpre résistance, mais là le canon s'est tu. Les charges de cavalerie et surtout les marches progressives de l'infanterie, avec des assauts à la baïonnette, mettent les turcs en fuite. Ils se replient vers